

## Les Pigeons Géants



Le matin, en rentrant, je laisse toujours la porte ouverte. J'aère, je fais entrer l'air frais. Ce jour-là, assise devant mon bureau, je griffonnais le planning de la semaine, quand un bruit venant de la rue attira mon attention. Un écho de pas, accentué par le cuir qui grince. Une silhouette, coiffée d'un casque d'aviateur, apparut à contre-jour et s'approcha.

— Tu te souviens de mon accident avec les grues ?

— Oui. Comment pourrais-je oublier notre rencontre ?

— C'est vrai. Tout était vrai ! Les oiseaux ont heurté l'hélice et l'ont abîmée. Et toi, tu ne m'as pas cru ! Après, les autres m'ont traité de menteur. J'ai dû payer toutes les réparations de ma poche.

— Désolé, Arthur. Je suis maintenant ton amie mais aussi ton assureur. Tu dois comprendre que j'ai des règles à respecter. Je n'ai rien pu faire ! Le mois de mai, ce n'est pas la saison des migrations des grues ! Pas besoin d'une expertise. Elles sont toutes remontées vers le nord. Désolée, Arthur.

— Alors, regarde ! Ça va te faire changer d'avis.

Il tira de sa poche une enveloppe et la posa sur mon bureau. Une enveloppe quelconque, froissée, avec des taches de graisse. Une minuscule écriture indiquait le nom d'Arthur Bonaventure. J'ai posé un regard interrogateur sur mon ami. Il était fier, très fier ! Les mains sur les hanches, le nez retroussé, la visière de son casque pointée vers le ciel. J'ai pris la lettre d'une main et de l'autre, je lui indiquais une chaise. Il s'assit en m'observant fermement.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre. Une lettre anonyme. Je l'ai reçue ce matin. Je veux que tu la lises.

J'ai pris l'enveloppe et j'ai sorti la lettre. Des mots multicolores, découpés dans des journaux illustrés, formaient ces lignes :

*Cher Monsieur.*

*J'ai eu vent de votre accident.*

*Je connais le vrai coupable.*

*Allez voir chez votre voisin Théo.*

Signé : « Un admirateur qui veut rester anonyme. »

J'ai reposé la lettre. Les doigts de mon ami tapotaient son genou.

— Tu vois !

— Quoi ? C'est une lettre anonyme. Elle n'a pas de valeur. Il faut des preuves réelles. Du concret !

— Ok. Tu auras des preuves. J'irai le voir.

— Calme-toi, Arthur. Je te conseille prudence et diplomatie. D'ailleurs, ça fait longtemps que je n'ai pas vu ce vieil éleveur de pigeons. Et toi ?

— La dernière fois je l'ai vu au marché, il y a un mois. D'ailleurs, c'est bizarre ; c'est ce jour-là que le boucher m'a fait une réflexion sur lui.

— Une réflexion ?

— Oui. Il a dit en voyant Théo passer à côté de sa camionnette sans s'arrêter : « Dis-donc, notre meilleur client est devenu végétarien ? Son panier est plein des légumes, mais point de viande. Il nous boude ? » Mais le vieux a continué sa route. Il a même tourné la tête et accéléré son pas. Le boucher, fâché, a marmonné encore quelques mots. J'ai cru comprendre : « Il ne mange pas de viande, mais il ne maigrit pas. Il est même devenu plus gros ! »

— Moi, je l'ai vu sur une photo, il y a une semaine.

— Sur une photo ?

— Oui. Dans notre journal local. Il a gagné le gros lot. Son pigeon Gold est devenu le champion de France de vitesse. C'est vrai, maintenant que tu me le dis, il avait l'air bizarre. Pas le pigeon. Théo. Les joues très enflées, double menton...

•

— Je les ai vus ! Ils sont énormes ! Des monstres ! Ce doit être eux, ses pigeons de compétition démesurés, qui ont causé l'accident. Oui, c'est ça. Ce n'était pas les grues, mais les pigeons !

— Tu plaisantes ?

— Non. Au contraire ! Justement, je savais que tu ne voudrais pas me croire, donc j'ai tout photographié. Regarde.

Il a poussé, avec sa manche, les tasses de café vides et a commencé à sortir l'une après l'autre les photos grand format. L'arrivée de la serveuse l'arrêta dans son élan. Elle débarrassa le guéridon et nettoya la table.

— Vous désirez ?

Arthur, sans me consulter, répondit :

— Deux cognacs s'il vous plaît. Doubles doses.

— Voulez-vous grignoter avec ?

— Non, merci !

La serveuse disparut, Arthur étala devant moi ses prises de vue. Sur la première, une énorme volière était posée devant un bâtiment en bois. Sous un arbre, couvert d'un filet militaire de camouflage, elle était parfaitement dissimulée. D'autres photos montraient l'agencement intérieur. De nombreuses branches constituaient le mobilier des locataires ailés. Les pigeons étaient partout chez eux, des pigeons-rois. De gros becs, des yeux brillants, fiers, cruels.

— Tu t'es introduit chez lui ? Tu es fou ! C'est une effraction ! Il va te traîner en justice, et c'est toi qui vas être puni, pas lui.

— J'ai les preuves de ses manigances ! Irréfutables ! Les factures d'un laboratoire de maïs transgénique. J'ai aussi les photos de ses inscriptions aux compétitions. Et de ses prix, de ses médailles, de ses coupes en pagaille. Sur les meubles de la cuisine, dans le séjour, sous son lit. D'ailleurs, sa maison est une immense cage où il a commencé son élevage avant de construire la volière. J'ai déniché aussi chez lui

de la paperasse professionnelle avec des articles très intéressants. Regarde ce que j'ai trouvé sur sa table de chevet.

Il a sorti la photo d'une page d'un magazine, avec, en grosses lettres, le titre « Contrôle positif ! » Plus loin, le journaliste dénonçait une fraude :

« Grand scandale dans le monde de la colombophilie !

Lors d'une compétition, des analyses ont démontré, que six pigeons sur vingt étaient dopés, dont un à la cocaïne.

Tout s'explique: les prix des volatiles atteignent des sommets.

Le pigeon Gold, champion du monde de vitesse, a ainsi été vendu à un Chinois pour 300 000 euros. »

— Incroyable !

— Tu vois ; nous avons des preuves.

•

— Depuis ma première visite, je surveille ses allées et venues. La semaine dernière il est sorti deux fois avec sa camionnette. Ça fait quelques jours que je ne le revois plus. C'est très bizarre. Afin d'en avoir le cœur net, je vais y retourner. Je voudrais lui parler.

— Parler de quoi, Arthur ?

— Qu'il arrête son monstrueux engraissement et... qu'il me rembourse les dégâts !

— Tu vas faire ça ?

— Nous ferons ça !



La porte d'entrée claquait au vent. Les gonds grinçaient contre les vieilles pentures. Les volets restaient clos. Une atmosphère étrange régnait dé le seuil de la maison.

— Il n'est pas là, Théo. Il a dû s'enfuir !

Arthur s'introduisit le premier. Moi, j'hésitais toujours, saisie d'un pressentiment désagréable. À l'intérieur, l'ambiance était lugubre. Il faisait sombre. J'écarquillais les yeux. La grande pièce au plafond bas était meublée pauvrement. Un vieux vaisselier à trois tiroirs était appuyé au mur du fond. Une immense table trônait au milieu. Le bol ébréché avec un reste de café, une cafetière métallique et une boîte de biscuits Petit Lu ouverte et à moitié vide restait là, abandonnés au bord du plateau. Par une porte entrouverte, un rayon de soleil éclairait le vieux parquet. Une épaisse poussière recouvrait les planches aux veines délavées, patinées par d'innombrables cirages. Nous nous sommes dirigés vers la lumière. Une fois au dehors, les roucoulements des pigeons devenaient oppressants, assourdissants. Et l'odeur ? Une insupportable odeur de fiente agressait les narines. J'ai voulu faire demi-tour, mais Arthur m'a prise par le bras et entraînée plus loin. Après quelques pas, nous sommes arrivés sous un immense noyer. Dans son ombre, une énorme volière était camouflée par les mailles d'un filet. Une moitié était relevée et accrochée à une branche. La porte de cette cage géante restait fermée, bloquée de l'intérieur, par un verrou. Près de l'entrée, appuyée contre les barreaux, un sac en plastique était rempli de maïs. De graines rondes, grosses, parfaites.

— Je vais essayer d'ouvrir.

— Fais attention, je ne me sens pas bien ici.

Arthur m'a demandé de passer la main à travers la grille. J'ai débloqué le verrou. Il s'approcha.

— Je vais l'ouvrir tout doucement, pour ne pas leur faire peur.

Il était en train de faufiler la tête, quand un des plus gros oiseaux fonça droit sur lui. D'un geste ferme, je l'ai tiré par sa combinaison. Là, hors de la cage, il n'était pas en danger.

— Que s'est-il passé ?

— Il t'a attaqué, Arthur !

— Mais pourquoi ?

— Je n'en sais rien. J'ai l'impression que ton vieux Théo est absent depuis un certain temps. Et les bêtes ont faim. Mais ce qui n'est pas normal, c'est qu'elles ne touchent pas au maïs. C'est très inquiétant !

Le premier choc passé, Arthur rétorqua :

— Nous devons chercher Théo. C'est lui qui nous expliquera tout.

— Mais il n'est pas là !

— Il est peut-être dans sa chambre, ou dans le grenier ? Ou il se cache dans la couveuse ?

— La couveuse ?

— Oui, c'est plus loin vers le fond, après la volière. Le bâtiment en bois, le colombier. Va voir la chambre, moi je vais prospecter.

— N'entre pas tout seul dans la cage, c'est trop dangereux !

— Oui, ne t'inquiète pas. J'ai une idée. Pour y aller, nous nous protégerons. Le vieux, avant de s'intéresser aux pigeons, élevait des abeilles. Il doit avoir tout ce qu'il faut pour nous protéger : des scaphandres et des chapeaux.

Il se dirigea vers le toit à cochon. Je l'ai suivi du regard et, après sa disparition par une ouverture basse, je suis allée inspecter la chambre à l'étage et le grenier. Dans la pénombre, j'ai cherché en vain. L'escalier usé, dont plusieurs marches étaient pourries, couinait sous mes pas. Pas de traces de Théo. J'avais une envie folle de sortir

au plus vite. J'ai quitté la maison en courant, j'ai traversé la cour et j'ai rejoint Arthur. Il était en train de déplacer des caisses stockées au fond de la remise.

— Il n'est pas là.

— Ça y est, regarde.

Il tira d'un coffre deux costumes blanc d'apiculteurs et deux couvre-chefs à visières noires, en tulle. Tout était sale, poussiéreux.

— Ça c'est pour toi. Plus petit. Et celui-là pour moi.

Si bien protégés, nous sommes revenus sur nos pas. Par précaution supplémentaire, nous avons pris une lampe électrique et un vieux parapluie de berger. Malgré son bleu délavé et ses baleines tordues le mécanisme d'ouverture fonctionnait. Jamais Arthur ne se séparait de lui. C'était sa canne, son bâton de pèlerin, son épée.

— Accroche-toi à mon bras, plus près. Restons serrés !

Durant tout le chemin de la porte à la couveuse, nous avons bien eu besoin de notre arme. Les pigeons virevoltaient, attaquaient, essayaient même de passer sous le parapluie. Arthur, tournant très adroitement le parapluie dans tous les sens, a fait preuve de bravoure, de sang-froid et d'adresse.

— Tu vois ! Nos savoir-faire peuvent nous sauver la vie. En apprenant l'escrime dans ma jeunesse, je ne pouvais pas imaginer à quel combat il faudrait me résigner. Remarque, une fois touchés, ils nous laissent en paix.

Après quelques pas de plus, mon ami s'arrêta.

— C'est là. Attention à la marche. Attends ! Je vais allumer la torche.

Le faisceau lumineux se déplaçait lentement. Des boulines, des centaines de boulines remplis de nids étaient disposés sur plusieurs niveaux. Un placard, un placard à pigeonneaux ! La lumière glissait long des parois verticales jusqu'au sol.



— Je n'en peux plus, Arthur, j'ai la nausée. Cette odeur de fiente est trop forte. Elle me transperce les narines, arrive jusqu'à mon cerveau. Sortons.

— Regarde !

La lumière s'immobilisa.

— Aaaaaah !...

Un cri est sorti de ma bouche sans que je puisse le contrôler. Son écho, répété à l'infini, était renforcé par les innombrables cavités du pigeonnier. Dans le cercle jaune de la lampe gisait un squelette recroquevillé. Déformé, tournant sur lui-même, les bras écartés en forme de S, comme si, pour se défendre, il menait une bataille avant sa mort. Ses os étaient blancs, lisses, nettoyés. Quelques pigeonneaux enfonçaient encore leurs becs jaunes dans les interstices de ses genoux, de ses chevilles, de ses vertèbres. Saisie entre la peur et dégoût, j'ai fait demi-tour, la main sur la bouche. J'avais besoin d'air. D'air frais ! Hors de la cage, quelques pas rapides, quelques respirations profondes, mon calme. Un instant plus tard Arthur sortait à son tour, l'appareil photo en bandoulière. Son objectif était armé.

— Les pigeons ont muté ! Les petits sont devenus carnivores.

— Carnivores ? Ils sont devenus des tueurs, des assassins !

— Oui. Théo a payé très cher sa tricherie. Il n'a même pas eu le temps d'encaisser la vente de Gold. Regarde, ce que j'ai trouvé près du squelette.

Arthur sorti de sa poche un chèque. Un chèque d'une banque chinoise d'un montant de 300 000 euros. Il était signé au dos.

•

La nouvelle de la vente de Gold, champion du monde de vitesse à fait la une des journaux nationaux pendant plusieurs jours. Mais l'annonce de l'enterrement de Théo a pris une toute petite place dans le journal local...

